



Ginette Virmont en 1952

Ginette Virmont fait du renseignement pour le réseau AJAJ de la France Combattante. Arrêtée le 19 janvier 1944 à Bourges sur dénonciation, elle est jugée NN par le tribunal militaire allemand à Orléans. Elle vient d'avoir 17 ans. Elle est déportée le 19 avril 1944 successivement à Lauban, Breslau, Ravensbrück et Zwodau. Matricules : 80025 (Ravensbrück) et 58446 (Zwodau). Elle est libérée le 8 mai 1945.

[L'arrivée au camp]

Dès l'arrivée à Ravensbrück les femmes perdent leur identité pour devenir de simples numéros. J'étais le numéro 80025.

[Le travail]

[Zwodau] En ce mois de janvier 1945, pour toutes celles qui comme moi font partie de l'équipe de nuit, une semaine sur deux, la journée commence le soir quand nous partons pour l'atelier, après l'appel et la « soupe » (bouillon dans lequel flottent quelques rares légumes). A quelle heure ? Je ne sais pas, n'ayant ni montre ni pendule.

C'est en colonnes par cinq que nous nous rendons au travail par un chemin bordé de fils de fer barbelés, défoncé, enneigé. Nous sommes encadrées par nos gardiens et gardiennes SS tenant en laisse des chiens-loups. Après une nuit à faire de pas de vis dans des boulons (c'est ce que je faisais, d'autres étaient affectées à d'autres postes), avec seulement une pose d'un quart d'heure peut-être, nous reprenons le chemin du camp, toujours en colonne par cinq, beaucoup trop fatiguées pour parler, épuisées, la faim au ventre, toutes concentrées à grimper la côte verglacée qui monte au camp.

[L'appel]

Comme chaque retour à l'usine, nous nous mettons en place pour l'appel en espérant que nos gardiens ne feront pas d'erreurs en nous comptant et ne nous garderont pas des heures debout, tombant de sommeil. Hélas ! En ce matin d'hiver 1945, debout dans la neige et le froid qui nous pénétrait jusqu'au plus profond de nous (le thermomètre oscillait entre -20 et -30°), pieds nus dans des « pantines » - semelles de bois recouvertes d'une lanière de fibranne pour tenir le cou-de-pied - l'appel n'en finissait pas, les SS vociféraient, criaient, gesticulaient la schlague à la main, prêts à nous frapper.

Nous, les Françaises, nous ne comprenons rien et nous demandons ce qui se passe. Pourquoi cet appel interminable ? Pourquoi ces cris de nos gardiens ? Pourquoi n'allons-nous pas nous coucher après cette nuit harassante ? Après plusieurs heures d'attente, une interprète nous informe qu'un vol d'argent a été commis au préjudice d'un Meister (chef d'équipe allemand) et que nous resterons debout jusqu'à ce que la coupable se dénonce.

Enfin, comprenant sans doute que les SS ne céderaient pas, en début d'après-midi, après plusieurs heures de pause dans la neige, transies, le ventre creux et tombant de sommeil, une Allemande triangle vert – c'est-à-dire droit commun - s'est dénoncée. Elle avait pris cet argent dans l'espoir d'une évasion. La Blockauwa (chef de Block), elle aussi prisonnière allemande de droit commun dont on disait qu'elle avait assassiné son mari et ses deux enfants, est allée fouiller le châlit de la voleuse et y a découvert une couverture avec laquelle elle s'était

confectionné, avec les moyens du bord, un pantalon pour mettre à la place de son costume rayé. Elle a été emmenée par les SS et nous ne l'avons plus revue.

Nous pouvions, enfin, aller nous coucher dans un Block glacial. Mais notre repos a été de courte durée car quelques heures plus tard l'Allemande chef de dortoir nous réveillait en hurlant son « Aufstehen Bett machen ! » (Debout ! Faites vos lits !) A moitié endormies, nous nous levions, sinon c'était les coups de bâton, et nous repartions pour une nouvelle nuit à l'usine.

[La vie au camp]

Je préciserai que la faim qui nous tirait sans cesse l'estomac, et la fatigue peut-être, nous donnait des sortes d'hallucinations où nous rêvions de repas pantagruéliques. Nous nous donnions des recettes de plats et de gâteaux complètement démentes, nées uniquement de notre imagination et élaborées avec des kilos de beurre, de chocolat et de sucre, des douzaines d'oeufs, etc. Recettes certainement irréalisables que nous notions sur des morceaux de papier « empruntés » à l'usine et que nous gardions précieusement jusqu'au jour où ils étaient confisqués à l'occasion d'une fouille. [...]

Le dimanche, quand les SS ne poussaient pas le sadisme jusqu'à nous faire pauser des heures durant, comme le jour de Noël 1944, ou à nous faire tourner autour du camp – à l'intérieur bien entendu – pour nous apprendre à marcher au pas, surtout nous les Françaises, ou bien encore à nous « piquer » pour des corvées, nous passions une partie de la journée à nous épouiller, car les coutures de nos vêtements grouillaient de poux de corps qui se reproduisaient à une vitesse effrayante.

Quelquefois, après des heures d'appel pendant lequel des femmes tombaient d'épuisement sans que leurs voisines puissent les relever, nous regagnions nos baraquements mais nous étions à peine installées sur nos châlits que cela recommençait : coups de sifflet et nouvel appel... Ces messieurs-dames SS pouvaient jouer ainsi avec nous plusieurs fois de suite, et nous, réduites à l'état de bêtes, nous étions obligées de subir les humiliations constantes, intolérables, qu'ils nous infligeaient.

[Evacuation]

Depuis quelques jours, nous entendons au loin le bruit du canon, guettant son intensité, heureuses au fur et à mesure qu'il se fait plus fort, espérant une proche libération.

Un matin, ordre nous est donné de nous rassembler pour une évacuation du camp. La rumeur courait que les Alliés avançaient rapidement. Nous rassemblons nos maigres objets personnels (un mouchoir, et quelques chiffons et nous voilà parties sur les routes, longues colonnes de femmes fatiguées, traînant les pieds, vêtues d'uniformes rayés ou de vêtements civils avec les lettres KL peintes dans le dos. Nous empruntons un chemin de montagne plein d'ornières, boueux, détrempé par la neige fondue qui tombe sans arrêt. Le soir après un maigre « repas » nous nous couchons, à même le sol, dans une grange trouvée sur notre route. Le lendemain matin, avec dans l'estomac un liquide noir appelé « café », nous repartons sans avoir récupéré de notre fatigue de la veille. L'une d'entre nous, une Française, croyant tromper la vigilance de nos gardiens tente de fuir à travers la forêt. Elle est vite repérée, un coup de feu claque, elle s'affaisse. A-t-elle été tuée sur le coup ou simplement blessée ? Personne ne l'a su. Il nous fallait poursuivre notre route et surtout ne pas lui porter assistance.

[La sélection - Le Kommando du cimetière]

[De retour au camp de Zwodau], quelques jours plus tard, un convoi de Tziganes hongroises, toutes atteintes du typhus, arrive à la gare de Falkenau distante du camp de 5 km. Il y a maintenant une épaisse couche de neige. Nous, les jeunes, sommes désignées pour aller à la gare chercher ces malheureuses incapables de se déplacer par leurs propres moyens. Dans les wagons à bestiaux, nous découvrons de nombreux cadavres ; les survivantes ne pouvant faire ce long trajet à pied, c'est pratiquement en les portant sur notre dos et en les tirant dans la neige que nous les avons ramenées au camp.

Comme il y avait de nombreux décès chaque jour et que, à Zwodau, il n'y avait pas de four crématoire (le camp contenant 3000 femmes), il fallait enterrer les cadavres. C'était le travail d'un Kommando dit « Kommando du cimetière » composé d'une dizaine de détenues dont je faisais partie. Le matin, après l'appel, nous chargions une charrette de femmes décédées la veille ou dans la nuit, puis nous prenions la route de Falkenau où se trouvait le cimetière. Là, nous creusions une immense fosse commune. Nous revenions au camp pour l'appel et

la soupe de midi puis repartions pour le cimetière. La charrette étant arrivée, nous entassions les cadavres les uns sur les autres dans la fosse avant de les recouvrir de terre. De retour au camp, harassées, fatiguées (nous avons fait 4 fois 5 km dans la journée) nous espérions que nos gardiens SS n'auraient pas le sadisme de nous faire pauser pendant des heures dans la neige, transies de froid, pieds nus dans les « pantines », la durée de l'appel dépendant de l'humeur des SS. [...]

Sources :

- Témoignage de **Ginette Virmont**. Extrait. Plaquette éditée pour le 50^e anniversaire de la libération des camps de concentration : 1945-1995 – Extraits de témoignages de déportés du Cher). AMRDC
- Témoignage de **Ginette Virmont**. Extrait. Plaquette éditée pour le 45^e anniversaire de la libération des camps de concentration : 1945-1990 – Témoignages vécus de déportés du Cher. AD 18 – Br 4°1464